

Manifestation: FESTIVAL INTERNATIONAL DE GÉOGRAPHIE de Saint-Dié des Vosges
Territoires humains, mondes animaux (29 septembre - 1er octobre 2017).

Lieu : Espace Georges-Sadoul, salle Yvan-Goll.

Date : vendredi 29 septembre 2017 14h-15h30.

Intervenants : Jean Estebanez, maître de conférences, Université Paris-Est Créteil, Philippe Sierra, professeur CPGE, Lycée Fermat St-Sernin de Toulouse, Nicole Mathieu, directrice de recherche émérite CNRS, UMR LADYSS, Christian Grataloup, professeur émérite, Université Paris-Diderot.

Géo-théma 2 : les animaux et l'appétit des hommes.

Thème : «Comment la géographie s'intéresse aux animaux ?»

Nicole Mathieu observe tout d'abord que, jusqu'à une période récente, les animaux sont absents de la géographie, hormis les quelques espèces qui font l'objet d'un élevage. Les champs disciplinaires concernant leur étude se rattachent plutôt aux sciences dures. Les géographes, jusqu'au 19^e siècle, sont en même temps physiciens, naturalistes et se sont inspirés de biologistes tels que Darwin, à l'exemple de Paul Vidal de La Blache. La question de l'homme dans son environnement ne se pose que dans les premiers écrits de géographie physique, comme ceux de Jean Brunhes, dans lesquels on s'inquiète de la disparition des animaux.

Les géographes comme Emmanuel de Martonne négligent les animaux, hormis ceux réservés à l'élevage : ils sont considérés en tant que ressource alimentaire, pas comme les habitants à part entière d'un espace. En fait, les géographes s'intéressent à ce qu'il voient, pas aux créatures vivantes peu visibles qui constituent la faune sauvage.

Selon Christian Grataloup, nous sommes tous des prématurés dans le sens où les autres animaux savent courir pour échapper aux prédateurs, tandis que nous sommes dépendants de nos proches longtemps, ce qui implique une construction sociale. A l'instar des singes et des loups, nous nous occupons de plusieurs « portées » en même temps, ce qui introduit une contradiction entre la mobilité de l'espèce et la nécessité de sociétés locales. Notre grande diversité sociale s'oppose à une identité biologique strictement commune.

Pourquoi, se demande alors Nicole Mathieu, les animaux n'ont-ils pas été des objets centraux de la géographie, alors qu'on observe un engouement pour la question animale aujourd'hui dans les sciences comme dans la société où elle fait l'objet d'une forte médiatisation (végan ou pas végan etc) ? La géographie se conforme-t-elle aujourd'hui au goût du jour ou une aspiration plus profonde à réfléchir aux rapports entre hommes et animaux s'est-elle manifestée ?

En fait, la géographie a perdu de vue la question importante du rapport des humains au milieu dans lequel ils vivent : la nature. L'absence de prise en compte des animaux est révélatrice des relations entre l'homme et son environnement naturel. De même, la géographie urbaine ne s'intéresse pas au vivant.

Cependant, on peut tout de même observer que les animaux sont hiérarchisés, ce qui constitue un bon évaluateur des changements de société et des relations que nos contemporains entretiennent avec leur milieu : par exemple, l'abeille est perçue positivement, à l'inverse du cafard.

Pour Jean Estebanez, l'étude de la présence des animaux pose des questions tout à la fois classiques et nouvelles, touchant à l'urbanisme et à l'histoire car ces derniers font partie de la fabrique de la ville au travers des activités qui les concernent : abattoirs, moyens de transport, etc.

On peut également se demander de quelle manière, avec l'humanisation de notre planète, la mondialisation change la circulation des animaux par le biais, entre autres, des zoos ou des cirques.

De nouvelles questions apparaissent, en lien avec la notion d'acteur, telle que : « qu'est-ce qu'une géographie pensée du point de vue de l'animal ? », ce qui confère à la réflexion une dimension environnementale évidente. De même, le problème du droit des animaux se fait jour : si la frontière entre les humains et les créatures animales devient floue sous l'effet de l'antispécisme, le rapport de domination est à reconsidérer et pourrait, en théorie, conduire à éliminer élevages, cirques, zoos ou delphinariums pour des questions éthiques. L'analyse des rapports de domination porte donc aujourd'hui sur les groupes sociaux et les genres mais aussi les espèces. Faire entrer les animaux dans les sciences sociales permet de souligner les contradictions de notre société qui prend grand soin de nourrir correctement ses animaux tandis qu'elle ne donne à manger aux individus pauvres qu'avec beaucoup de réticence.

Philippe Sierra aborde ensuite le partage de l'espace entre groupes sociaux, humains et non-humains. Dans l'histoire humaine une sélection des espèces qui vivent avec nous s'est opérée au cours d'un phénomène de co-évolution, les animaux étant acceptés ou non selon les cas, suivant la nuisance qu'ils étaient supposés engendrer.

Christian Grataloup poursuit ce propos en indiquant que les espèces invasives constituent un élément de la mondialisation. Les humains sont la seule espèce vivante à s'être disséminée toute seule dans le monde grâce à ses capacités physiques et aux artefacts qui lui permettent de reproduire des moyens de subsister ailleurs que dans son milieu d'origine. Colomb et ses successeurs ont amené des gros animaux, tels que le cheval, dans des endroits où ils n'étaient pas originellement présents. L'histoire est, ainsi, remplie d'exemples de modifications dues à la géographie animale, à l'instar du rôle éminent du dromadaire dans les liaisons commerciales en Afrique saharienne.

La crise de la diversité des espèces confère aujourd'hui un rôle de sanctuaire aux zoos, ce qui illustre aujourd'hui la dimension patrimoniale revêtue par les animaux menacés d'extinction. En réalité, l'espèce humaine n'a jamais vécu seule : les animaux lui servent à manger, se vêtir, tout en ayant développé des compétences en matière de responsabilité et une dépendance affective vis-à-vis d'eux. Le rapport de domination évolue ainsi vers une interrogation sur la vie sans les animaux. Le marché du « care » tente d'apporter une réponse en substituant des robots aux animaux dans les maisons de retraite, mais il s'agit bien d'une question transversale posée à l'ensemble du champ social.

L'interaction entre systèmes sociaux humains et systèmes sociaux animaux s'observe dans la transformation des espèces animales par le biais de la domestication, à l'exemple du loup qui a engendré le chien. Mais on assiste à une co-domestication car le loup a profité de certaines compétences de l'homme et réciproquement, particulièrement dans le domaine de la chasse qui a pu s'effectuer en collaboration.

Il revient à Nicole Mathieu de conclure cette table ronde par le constat que la géographie ne peut pas seule étudier l'histoire contemporaine des relations animaux-animaux et animaux-humains, notamment à travers les phénomènes de disparition, d'évolution ou de pullulation. Bien sûr, la géographie est sensible aux territoires, aux milieux physiques ou sociaux mais le géographe a besoin d'autres disciplines, et au premier chef celles qui s'intéressent à leur conservation, à l'instar des pays Anglo-saxons, pour rendre compte de la façon dont nous cohabitons avec les non-humains.